

MARCEL THEROUX

AU NORD DU MONDE

*Roman traduit de l'anglais
par Stéphane Roques*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
Far North

© 2009 by Marcel Theroux.
© Haruki Murakami, 2012, pour la postface.
© Zulma, 2021, pour la présente édition.

La postface de Marcel Theroux
et celle de Haruki Murakami
ont également été traduites
par Stéphane Roques
que nous remercions.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Au nord du monde*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Au nord du monde

^

9

« *Et c'est ainsi que ce livre a commencé* »
par Marcel Theroux

^

385

« *Un récit mené de main de maître* »
Postface de Haruki Murakami

^

391

UN

Chaque jour, je boucle mon ceinturon de revolvers pour aller patrouiller dans cette ville miteuse.

Je fais ça depuis si longtemps que j'ai pris le pli, comme la paume de la main qui porte un seau dans le froid.

Le pire, c'est l'hiver, quand j'émerge d'un sommeil agité, que je cherche mes bottes à tâtons dans le noir. L'été, ça va mieux. L'endroit est presque ivre d'une lumière sans fin et le temps file pendant une semaine ou deux. Il n'y a pas vraiment de printemps ou d'automne dignes de ce nom. Ici, dix mois par an, le climat mord la peau.

Le silence règne, désormais. La ville est plus vide que le paradis. Mais avant ça, il y a eu des moments si durs que j'accueillais presque avec gratitude une bonne vieille tuerie entre adultes consentants.

Oui, quelque part sur l'échelle des années, mes yeux se sont éteints avec le meilleur de moi-même.

Jadis, au temps de ma jeunesse, les jours s'écoulaient dans l'opulence et le bonheur. La vie était réglée comme du papier à musique. On repiquait les plants de la serre dès que la terre était assez meuble pour labourer. Vers

le mois de juin, on s'asseyait sur la véranda pour écosser des fèves jusqu'à en avoir mal aux épaules. Puis il y avait les patates à sécher, les choux à rentrer, les viandes à saler et, en automne, les champignons et les baies à cueillir. Et quand le froid nous tombait dessus, j'allais chasser et pêcher sous la glace avec mon père. On faisait cuire de l'omoul et de l'élan sur des feux de bois flotté, au lac. On allait à cheval sur les routes de l'hiver pour acheter des vêtements de fourrure et du caribou aux Toungouses.

On avait une école. On avait une bibliothèque où Miss Grenadine enregistrait les livres d'un coup de tampon et nous faisait la lecture en hiver près du poêle à bois.

Je me rappelle que je rentrais à pied après l'école en traversant la vallée ronde aux derniers jours de douceur avant le gel, quand les fenêtres éclairées scintillaient comme de l'ambre, qu'on pillait les arbres à la recherche de châtaignes moelleuses et que le rire de Charlo tintait dans le brouillard, quand la branche que j'avais cassée faisait *clac! clac!* et que les châtaignes tambourinaient dans l'herbe autour de nous.

Le vieux lieu de culte où nous faisons nos dévotions tient toujours debout aux confins de la ville. On y restait assis en silence à écouter le crépitement et le craquement des rondins.

Mon dernier passage là remonte à cinq ans. Je n'y avais plus mis les pieds depuis des années et quand j'étais enfant je détestais chaque minute qu'on m'obligeait à y passer.

Ça sentait encore comme avant : le bois bien séché, la chaux, les aiguilles de pin. Mais les bancs avaient tous été cassés pour faire du feu et les fenêtres étaient brisées. Et dans un coin de la salle, j'ai senti que j'écrasais quelque chose de mou sous le bout de ma botte. C'étaient les doigts d'une personne, dont il n'y avait aucune autre trace.

J'habite la maison où j'ai grandi, avec le puits dans la cour et l'atelier de mon père qui est quasiment resté le même depuis mon enfance, et continue d'occuper le petit bâtiment près du portail latéral.

Dans la plus belle pièce de la maison, qu'on réservait pour les dimanches, les visiteurs et Noël, il y a le pianola de ma mère, et dessus un métronome, leur photographie de mariage et un grand *M* en bois doré que mon père a fabriqué à ma naissance.

Comme je suis le premier enfant que mes parents ont eu, c'est moi qui ai reçu de plein fouet leur ferveur religieuse, d'où mon prénom, Makepeace¹. Charlo est né deux ans plus tard et Anna un an après lui.

Makepeace. Vous imaginez les moqueries que j'ai pu endurer à l'école ? Et la contrariété de mes parents quand je me servais de mes poings pour me défendre ?

Mais c'est comme ça que j'ai pris goût à la castagne. Je fais encore jouer le pianola de temps à autre, il y a une boîte de rouleaux en état de marche, mais il

1. « Faiseur de paix ». (Toutes les notes sont du traducteur.)

est presque entièrement désaccordé. Je n'ai pas l'oreille assez bonne pour le régler, ni assez mauvaise pour que ça me soit indifférent.

Il aurait presque plus de valeur pour moi comme bois de chauffage. Certains hivers, je l'ai contemplé avec convoitise, sous ma pile de couvertures, en claquant des dents, la neige entassée sur l'auvent, à me dire : bon sang fais-lui un sort, Makepeace, et tu auras de nouveau chaud ! Mais je m'enorgueillis de ne jamais avoir sauté le pas. Où est-ce que je trouverais un autre pianola ? Et ce n'est pas parce que je ne sais pas l'accorder et ne connais personne qui sache, que cette personne n'existe pas ou ne naîtra pas un jour. Notre génération n'est pas douée pour la lecture ou l'accordage des pianolas. Nos parents et leurs parents, eux, avaient de quoi être fiers. Jetez-y un œil si vous ne me croyez pas : la loupe sur le placage d'érable et le savoir-faire dans la fabrication des pédales de cuivre. Celui qui a fait ça mettait du cœur à l'ouvrage. Il a fabriqué ce pianola avec amour. Ce n'est pas moi qui oserais le brûler.

Les livres appartenaient tous à ma famille. C'étaient Charlo et ma mère, les grands lecteurs. Sauf pour l'étagère du bas. Ceux-là, c'est moi qui les ai rapportés.

En général, quand je tombe sur des livres, je les dépose dans une vieille armurerie de Delancey Street. Elle est vide désormais, mais il y a tellement d'acier dans la porte d'entrée qu'il faudrait un baril de poudre pour les atteindre sans la clé. Comme je disais, moi-même je ne les lis pas, mais c'est important de les mettre de côté pour quelqu'un qui le fera. Peut-être qu'on y

explique comment s'accorde un pianola.

Je les ai trouvés un matin : je traversais Mercer Street. C'était au cœur de l'hiver. De la neige partout, mais pas de vent et le souffle s'élevait des naseaux de la jument comme la vapeur d'une bouilloire. Par un jour sans vent, la neige assourdit les bruits, et le silence qui règne donne la chair de poule. Rien d'autre que le crissement des sabots et ces petits soupirs du souffle de la bête.

Tout à coup, un fracas, et une brassée de livres tombe dans la neige par ce qui était sans doute la dernière fenêtre intacte de toute la rue jusqu'à cet instant. La jument se cabre en entendant le bruit. Après l'avoir calmée, je lève la tête vers la fenêtre, et devinez quoi, il y a une petite silhouette suspendue qui se laisse tomber au milieu des livres.

Le type est emmitouflé dans une épaisse combinaison bleue et coiffé d'une toque en fourrure. Là, il rassemble les livres et se prépare à partir.

Je lui crie : « Hé ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Laisse ces livres, nom de Dieu. Tu peux pas trouver autre chose à brûler ? » – ainsi qu'un certain nombre d'autres expressions choisies.

Puis, aussi vite qu'il est apparu, il lâche les livres qu'il tenait entre les bras pour dégainer un revolver.

Juste après retentit un *pan !*, le cheval se cabre de nouveau et la rue devient encore plus silencieuse qu'avant.

Je mets pied à terre, doucement, revolver dégainé et fumant, puis me dirige vers le corps. Je reste un peu dans l'euphorie de l'affrontement, mais déjà j'ai

le cœur lourd et je sais que, s'il meurt, je ne dormirai pas de la nuit. J'ai honte.

Il est étendu, inerte, mais respire très faiblement. Il a perdu sa toque en tombant. Elle repose dans la neige à quelques pas de lui, parmi les livres. Il est beaucoup plus petit qu'il en avait l'air un instant plus tôt. Je m'aperçois que c'est un tout jeune Chinois. Et ce n'est pas d'un revolver qu'il voulait s'emparer mais d'un simple canif qu'il porte à la hanche, de ceux avec lesquels on s'escrimerait à couper du fromage.

Bien joué, Makepeace.

Il revient légèrement à lui, en gémissant de douleur, et tente de me repousser. « Fais voir où tu es touché. Je peux t'aider. C'est moi le shérif, ici. » Mais ses vêtements sont trop épais pour que je puisse l'examiner, et c'est trop dangereux de s'attarder là, sans arme et à bas de son cheval, surtout en plein jour.

Il ne sera pas très confortablement installé, mais la seule possibilité, c'est de le transporter. Autant prendre les livres par la même occasion, comme ça l'aventure n'aura pas été totalement infructueuse. Je les jette dans un sac en toile de jute. Le môme est léger comme une plume. De quoi vous briser le cœur. Quel âge peut-il avoir ? Quatorze ans ? Je le hisse sur la selle et il reste à cheval devant moi, perdant et reprenant ses esprits jusqu'à ce qu'on soit rentrés.

La bonne nouvelle, c'est qu'il respire encore. Il me passe avec peine les bras autour du cou quand je l'aide à descendre de cheval. Je sais que la douleur n'est pas encore si terrible que ça pour lui. Le corps produit

son propre opium quand il est touché. Mais tout en se disant cela, on éprouve aussi un sentiment d'injustice. Celui d'avoir cassé quelque chose qu'on ne sait pas réparer, et de ne plus jamais être le même.

Une fois à terre, le même a refusé que je l'approche. Chaque fois que j'essayais d'expliquer à quel point je regrettais de l'avoir blessé et que je voulais lui venir en aide, il éloignait ma main d'un coup sec. Il était clair que nous n'avions pas de langage commun. Il y a des langues où l'on saisit, disons, un mot sur cinq ou dix, et cela suffit plus ou moins à se comprendre mutuellement. Nous, on n'avait rien.

Je lui ai apporté un broc d'eau chaude sur un plateau, avec une longue pince, de la gaze et du crésyl, et lui ai laissé le tout. Puis je l'ai enfermé à clé, pour plus de sûreté.

Les livres du sac en toile de jute, je les ai posés sur les étagères du salon. Aucun n'avait la même taille, du coup ils ne s'alignaient pas parfaitement comme ceux de mes parents. Il y avait quelques livres d'images. Je me suis demandé si le même voulait les lire ou les brûler. La réponse ne faisait presque aucun doute pour moi.

Un livre brûlé, ça me serre toujours un peu le cœur.

Chaque fois que j'utilisais une balle, je m'en fabriquais cinq autres immédiatement. Cela faisait déjà un moment que j'en avais fait une règle. Mes balles revenaient très cher, aussi bien en termes de temps que de combustible pour les fondre. Ce n'était pas vraiment économique de les fabriquer en si petite quantité.

Mais je voyais les choses comme ça : on peut toujours trouver du combustible si on est à court, couper du bois dur pour en faire du charbon – voire brûler le pianola s'il le fallait, Dieu m'en préserve –, mais il ne faut jamais se laisser aller, prendre les choses à la légère et laisser son stock de cartouches s'épuiser.

Si on connaît quelqu'un qui fait du troc, à coup sûr, une balle est cotée. Mais admettons que quelqu'un vous cherche des noises, vous traque avec sa clique d'acolytes. Quel prix peut bien avoir une balle ? Quel prix pour ne pas entendre son arme cliqueter sur une chambre vide ?

Et puis, j'aimais bien les fabriquer. J'aimais ce qui arrive au métal quand il fond. J'aimais m'accroupir au-dessus du creuset, regarder la flamme à travers le verre fumé des lunettes de mon père, regarder le plomb couler comme du mercure. J'aimais la transformation et les balles laides et froides que je retirais du sable des moules le matin.

L'ennui, bien sûr, c'est que mes balles étaient loin d'être propres. Si jamais je me fais de nouveau tirer dessus, j'espère que ce sera avec une belle balle brillante en acier chirurgical, pas avec un de mes horribles bidules qui ont l'air d'avoir été trouvés par terre chez un maréchal-ferrant, et d'être couverts de je ne sais quels saletés et microbes.

Après avoir fabriqué mes cinq balles, j'ai porté un peu à manger, de l'eau et du feu pour la lampe à alcool au chevet du même. Il était visiblement fiévreux. Les yeux fermés mais remuants sous les paupières. Des

cils courts, raides et noirs. Ses cheveux bleu-noir sur l'oreiller me rappelaient l'aile d'un corbeau. Il marmonnait dans sa langue.

Le pot était vide, mais j'ai emporté la combinaison puante du même. Il pourrait toujours porter les vieux vêtements de Charlo s'il survivait.

Aux premières lueurs de l'aube, je lui ai monté un petit déjeuner.

Sa peau n'était pas jaune du tout. Elle était blanche comme le lait. Un fin duvet noir en guise de favoris, mais pas trace de barbe ni de moustache.

Il avait mangé tout ce que je lui avais laissé, mais quand j'ai cherché du regard le pot de chambre, il a eu l'air nerveux. Il était gêné. Là, j'ai su qu'il allait me plaire : j'avais failli le tuer mais ça l'ennuyait que je voie sa merde. C'est bien les garçons, ça.

J'essayais de lui faire comprendre du mieux possible par des gestes qu'il fallait rester au lit pour se reposer. Il n'avait toujours pas l'air bien fringant. Mais j'avais tout juste commencé à nettoyer les chevaux qu'il est apparu dans la cour, l'air encore plus jeune et plus petit dans la veste écossaise et les pantoufles de Charlo. Il tenait à peine sur ses quilles, mais il a rejoint le box pour me regarder donner du fourrage à la jument, et la vue du cheval a semblé lui faire plaisir.

« Ma », il a dit, en la montrant du doigt.

J'ai commencé à lui expliquer que je ne donnais jamais de nom aux animaux, que je les appelais simplement la jument, la rouanne, la grise. Ça ne me paraît

pas correct de donner un nom à quelque chose qu'on finira par tuer pour le manger. Et c'est plus facile à avaler quand c'est simplement de la viande de cheval plutôt qu'un bout d'Aramis ou de Clarabelle. Mais pas moyen de faire comprendre ça au même, du coup à compter de ce jour, la jument est devenue « Ma ».

Puis il s'est montré du doigt et le mot qu'il a prononcé a ressemblé à s'y méprendre à « Ping ». Oui, oui. Ping. Comme la clochette sur le comptoir d'un magasin. Comme une pièce de monnaie qui tombe sur le carrelage. Ou une corde de banjo qui casse. Je me suis demandé quel genre de nom barbare ça pouvait bien être, ou s'il existait un saint Ping dont personne ne m'avait parlé.

Mais il s'appelait bien Ping. Un nom est un nom. Alors, je lui ai dit comment je m'appelais. J'ai pointé le doigt sur moi et j'ai dit mon nom. « Makepeace. »

Il a pris un air interrogateur, a plissé le visage comme s'il avait mal entendu, sans être sûr d'oser prononcer le mot. Alors je l'ai répété. « Makepeace. »

Là, son visage s'est fendu d'un large sourire. « Mais qui pisse ? »

Je l'ai regardé attentivement, mais il n'essayait pas de se moquer de moi, il pensait vraiment que je m'appelais comme ça. Et c'était plutôt drôle, puisque j'avais bien ri de son nom, qu'il écorche le mien de cette façon.

Il n'y avait pas de raison d'héberger Ping chez moi sans lui faire confiance. Je suis irascible, solitaire, d'une nature méfiante, et c'est comme ça que j'ai survécu si longtemps. La dernière personne à part moi qui a dormi

sous ce toit, c'est Charlo, et c'était il y a plus de dix ans. Il me semblait à l'époque, et c'est encore le cas aujourd'hui, que si on fait entrer quelqu'un chez soi, il faut lui ouvrir tout grand la porte. Chaque fois que je montais en selle dans la cour et que je sortais, j'estimais que tous ceux que je croisais avaient, d'une façon ou d'une autre, l'intention de me tuer ou de me voler. Mais je ne pouvais pas vivre comme ça sous mon propre toit. J'ai décidé de faire confiance à Ping, pas parce que j'avais un bon instinct à son sujet – je ne le connaissais ni de Ping ni de Pong – mais parce que je ne pouvais pas vivre autrement.

Et pourtant, j'ai eu un léger tressaillement de surprise en rentrant à l'heure du déjeuner quand j'ai constaté que les serrures étaient intactes, que le bois de chauffage était toujours soigneusement empilé, que les poules picoraient, et que les choux et les pommes du cellier n'avaient pas bougé. En revanche, il n'y avait aucun signe de la présence de Ping et j'avoue qu'à cet instant j'ai été triste à l'idée qu'il ait pu partir.

J'ai grimpé à l'étage avec mes bottes, en le hélant depuis l'escalier. Aucun signe de sa présence. J'ai déboulé dans la chambre de Charlo où ce que j'ai vu m'a coupé le sifflet.

Il y avait Ping devant un miroir, la vieille boîte à couture de ma mère, la lampe à alcool qui brûlait, et il prenait les vieilles aiguilles une par une, les passait à la flamme puis se les plantait dans les oreilles.

Il a souri de me voir, et ri de mon air consterné. Toute son oreille était hérissée comme un porc-épic.

Ça devait lui faire horriblement mal, mais ça n'avait pas l'air de le déranger. D'ailleurs, il a continué à se les planter dans les oreilles. Et quand il a eu fini, il s'en est mis une ou deux dans le nez, et une ou deux dans l'épaule pour faire bonne mesure.

J'ai l'estomac bien accroché. C'est nécessaire. Mais à la vue de ce spectacle, j'ai éprouvé un certain malaise. Ping m'a fait comprendre qu'il n'était pas fou, que les aiguilles étaient censées faire du bien à son épaule blessée. S'agissait-il de magie blanche ou de magie noire, j'ai peur d'être incapable de vous le dire.